

# *Miron est mort*

par Robert Marteau

Après Montaigne, d'après lui: ce qui est difficile, ce n'est pas d'être mort, mais de mourir. Miron, la dernière fois que je l'ai vu, comme toutes les fois d'avant, c'était la fête. De la première fois, je me souviens, avec autant d'acuité que de la dernière. Henri Pichette, qui l'avait connu au Québec, me dit: C'est un gars que tu dois connaître. Tu vas t'entendre avec lui. J'amenai Gaston Miron à *Esprit* où étaient Camille Bourniquel, Jean-Marie Domenach, Paul Thibaud. Déjà il était pour moi le Québec, et il le devint aussitôt pour eux. Sa parole m'était parole d'évangile. Il ne nous parlait ni en politique ni en politicien. Ce qu'il disait lui venait des entrailles de la terre. Nous ne le considérons nullement comme un prophète, comme une pythie, mais bien comme un témoin. C'était quelqu'un qui avait pris la parole, dans le sens de prendre ce qu'on vous refuse. Toute sa vie en toute sa chair comme en toute son âme est habitée poétiquement par une terre dont il est exilé en sa langue même. Malgré la tristesse et la dérélition qui ne furent que trop souvent son lot, il n'avait de révérence que pour la fête et le vin avec les amis, aussi n'ai-je plus de lui que la présence dans la joie d'être là et de proférer, animé noblement qu'il était par la goutte de sang sauvage qu'il avait reçue de la forêt. Il gardait précieuse l'amitié que lui témoignait une princesse indienne. Il chantait les chansons qu'avaient inventées les coureurs des bois, les gens des chantiers, les scieurs de long. Sa poésie est enracinée dans la langue rude de ceux qui souvent ne savaient ni lire ni écrire et confiaient à la tempête de neige la parole qu'ils accompagnaient à la musique à bouche. Miron ne reniait rien. Miron n'avait pas peur. Miron prenait dans ses paumes l'humiliation. Miron ne jouait pas au martyr. Miron s'emmêlait de temps en temps dans les traquenards des idéologues, sociologues, philologues, politologues, lui qui n'avait d'études que ce qui se ramasse au gré du temps et de la route. Il aimait moins la place publique que la complicité de quelques convives. Il nous émouvait. Il nous faisait rire. Il en était tellement content qu'il en oubliait le boire et le manger. Miron apparaît. Miron raconte. Miron nous arrive en Espagne. La nuit tombe. Il a été dépouillé de son argent à Perpignan. Il est avec nous. Puis nous devons partir. Il est recueilli par nos amis Rocamora, qui l'emmènent chez eux, à Barcelone. Il se rend à la *Monumental*. Il voit des toros pour la première fois. Une fille lui demande de l'emmener avec lui au Québec. Nous nous rendons à New York. Il doit nous rejoindre. Il nous retrouve au cours de la nuit, à l'hôtel, sans bagages, sa valise ayant filé sur Miami. C'est le matin: nous prenons le petit déjeuner dans un bar. Nous nous préparons à sortir: l'imperméable neuf qu'il avait accroché à la patère a disparu. Il fait un foin du diable. Il est à Paris, en juillet. Il se produit sur scène avec quelques musiciens: lui, disant de ses poèmes, eux, rythmant. Il fait une chaleur humide, comme à Montréal. Il y a Henri Pichette, il y a Frédéric Jacques Temple, Pierre Oster. Il aime Paris. Il m'y fait connaître du monde.

J'ai retrouvé Gaston en juin 1996, à Montréal, et nous avons fini à cinq à souper avec lui, à savoir: Marie-Andrée Lamontagne, François Hébert, Jean-Marc Fréchet, Fernand Ouellette, et moi-même. Je n'avais pas le cœur à rire, mais l'extraordinaire acteur qu'il était m'entraîna avec les autres dans l'irrésistible jubilation qu'il se plaisait à faire sourdre et à exalter.

Deux mois plus tard, il apprenait sa mort prochaine.

Oui, il faut la traverser, la nuit prométhéenne sans promesse.